

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

23/10/2003

### Questions à Bertrand Ogilvie sur « L'archéologie du symbolique »

posées par Frédéric Keck

Le texte de Bertrand Ogilvie s'inscrit dans une réflexion qu'il mène depuis plusieurs années, et qui unit à une réflexion philosophique sur le structuralisme (notamment dans son ouvrage *Lacan, La formation du concept de sujet*, PUF, 1987) un diagnostic de la conjoncture politique actuelle (notamment dans son article « L'anthropologie du propre à rien » paru dans la revue *Le passant ordinaire*, mais aussi dans un compte rendu récemment publié dans *Critique* sur le livre de F. Héritier, *Masculin/Féminin*). Il propose ici une « archéologie », au sens foucauldien du terme, des rapports entre nature et culture, en tant qu'ils ouvrent un champ d'interrogation sur le « symbolique », défini comme un système autonome de signes qui constitue l'humain en propre. Il me semble que cette réflexion soulève deux questions.

La première concerne la notion même de *symbolique* et le diagnostic politique qu'en propose Bertrand Ogilvie. Le XXe siècle a été le siècle du symbolisme comme le XVIIe siècle a été le siècle du mécanisme, affirme-t-il de façon percutante, au sens où tous les penseurs du XXe siècle ont du prendre position par rapport à la question du symbolique comme les penseurs post-cartésiens avaient pris position par rapport au mécanisme. Le constat que fait B. Ogilvie est que le symbolique est parvenu à la fin du XXe siècle à une sorte de point d'impasse, notamment dans les élaborations psychanalytiques sur « l'ordre symbolique », que l'on peut à bon droit qualifier de réactionnaires. Ce constat suscite soit une nostalgie des formulations plus progressistes du symbolique, notamment dans ce qui s'est appelé structuralisme, soit un effroi devant les reprises actuelles de ce thème, comme l'a dit Pierre Macherey dans la discussion qui a suivi l'exposé. Je me demande si l'impasse à laquelle est conduite la notion de symbolique n'était pas déterminée dès l'apparition de ce concept, dans le moment du « symbolisme » à la fin du XIXe siècle, en sorte que nous ne ferions que refermer une parenthèse qui s'est ouverte sur un malentendu. Le symbolisme, au sens où nous avons appris qu'il définissait un courant littéraire dont la figure de proue fut Mallarmé, est en effet un mouvement qui reprend toutes les réflexions du XIXe siècle sur le symbole, notamment en sociologie des religions (Creuzer) sur un rapport au monde passant par des signes se renvoyant les uns aux autres et non des mots se référant adéquatement à des choses. Or ce qui caractérisait le symbolisme, c'était son hermétisme voulu et conséquent : car si les signes ne renvoient que les uns aux autres et nullement à une « nature », alors il est impossible d'entrer dans un système de signes à moins d'y être déjà inclus. D'où cette définition du symbolique comme un système fermé de signes, notamment après la linguistique saussurienne. Il me semble que la reprise de ce concept par Mauss et Lévi-Strauss (je renvoie sur ce point à *L'homme total* de Bruno Karsenti) a été de sortir le symbolisme de son hermétisme pour en faire la clé d'une science des phénomènes humains comme systèmes de signes – c'est-à-dire qu'on est passé d'une littérature hermétique à une science en droit rationnelle, donc vérifiable par tous, y compris ceux qui ne sont pas des « initiés ». Autrement dit, ce qui me semble important dans le passage du symbolisme au symbolique (de Mallarmé à Lévi-Strauss), c'est le passage d'une poésie des signes à une science des signes, qui pointe vers un possible apprentissage des signes, ce qui est un des sens de l'enseignement (et il est important que Mauss et Lévi-Strauss aient été de grands enseignants, même si on peut voir chez ces deux penseurs un reste d'hermétisme). Je me demande alors si ce qui se produit dans le passage à « l'ordre symbolique » n'est pas un retour à l'hermétisme du

symbolisme (Lacan et la reprise de Lacan par Legendre et d'autres est bien un moment d'hermétisme volontaire), en sorte que, l'apprentissage des signes et de la science des signes devenant impossible, il ne reste plus qu'à faire des découvertes de l'anthropologie et de la psychanalyse une norme absolue à laquelle il suffit d'obéir sans chercher à la comprendre (surtout quand la conjoncture actuelle multiplie les signes auxquels on ne comprend plus rien). Je me demande alors si l'inversion que repère Bertrand Ogilvie entre une science du symbolique qui devient réactionnaire et une science de la nature qui prend en charge la transformation historique (sous la forme de ce que B. Ogilvie appelle à la suite de Foucault un biopouvoir : industrie biotechnologique, usage incontrôlé de la plasticité organique des êtres...) ne correspond pas à un renoncement à l'enseignement comme apprentissage des signes qui transforme profondément l'être humain. Le propre du « biopouvoir » actuel, c'est en effet qu'il repose sur un savoir qui refuse à se penser lui-même comme un système symbolique parmi d'autres (puisqu'il s'inscrit dans une prétendue nature) et à se présenter comme tel, alors que cette présentation symbolique serait la garantie d'un usage démocratique et progressiste (si l'on prend ces deux mots au sens de l'introduction de possibilités nouvelles dans la politique, et non le repli sur un ordre immuable). Autrement dit, je me demande si le rapport entre le symbolique et l'apprentissage des signes n'est pas ce qui a été perdu, en sorte qu'on se trouve dans une scission entre ceux qui produisent des symboles ( les analystes, les biologistes, les neurologues, les psychologues...) et ceux qui les enseignent, dont on considère qu'ils ne font que transmettre des symboles usés, inopérants, assurant à la machine capitaliste quelque chose comme un « supplément d'âme ». Peut-être faudrait-il alors abandonner le concept de symbolique à sa triste compromission, et penser un nouveau rapport entre nature, culture et signes, inscrit dans une conception plus vitaliste que culturaliste (je renvoie sur ce point à la question de Guillaume Sibertin-Blanc lors de la discussion, et aux travaux de Patrice Maniglier).

Ma seconde question porte sur le couple *nature/culture* dont B. Ogilvie a fait la clé de son archéologie, notamment à travers son travail très riche sur l'histoire de la notion de « seconde nature ». Il me semble qu'il faut introduire dans ce couple, dont on peut considérer qu'il s'agit d'un *topos* dont les effets philosophiques ont été épuisés, la notion de *structure*, qui ne peut manquer à mon sens de revenir dans la philosophie, sous la forme d'une philosophie du structuralisme. Lévi-Strauss, au moment où il introduisait le couple nature/culture dans les *Structures élémentaires de la parenté*, reprenant la confiance placée par toute l'anthropologie française dans l'autonomie et les bienfaits de la « culture » ou de la « civilisation », précisait bien que nature et culture sont deux modalités de la structure (il y a des structures dans la nature qui sont homologues aux structures dans la culture : le cerveau est structuré autant que les organisations sociales, mais aussi les fleurs ou les animaux...) et que la culture ne faisait qu'ajouter à l'ordre naturel des structures un ordre de structures de plus (selon le modèle de la structure « feuilletée » qui est déterminant à partir de *La pensée sauvage*). Tout n'est que structure, le fait de la structure est premier, ce sont là des postulats fondamentaux de la pensée de Lévi-Strauss, et, à travers lui, du structuralisme, au sens de cette réflexion philosophique qui s'est inspirée, qu'il le veuille ou non, de ses travaux. De ce point de vue, Lévi-Strauss est plus proche de Démocrite que de Platon, comme l'a bien noté B. Ogilvie : la seconde nature est structurée parce que la première nature est constituée par « la structure atomique de l'homme », c'est-à-dire qu'il n'y a que des réarrangements ou des permutations de structures à des niveaux d'existence différents. Lacan, à suivre B. Ogilvie, est plus proche de Platon : il pose une séparation radicale entre la nature et la culture, entre l'imaginaire et le symbolique, parce qu'il fait de la culture un ordre proprement idéal, tendant vers le « réel » comme vers l'Idée platonicienne. Dans *Lacan, La formation du concept de sujet*, B. Ogilvie montre qu'un des aspects importants de la pensée du jeune Lacan est sa réflexion sur la causalité mentale, ce qui le distingue de Lévi-Strauss pour lequel la question de la causalité, et plus généralement du pouvoir, était loin d'être centrale. Mais on revient alors au problème posé dans le *Phédon* : la causalité mentale (ou si l'on veut institutionnelle ou symbolique) est-elle radicalement séparée de la causalité matérielle (ou naturelle) ? Lacan semble répondre par l'affirmative, alors que Lévi-Strauss refuse ce point. Le propre de la structure pour Lévi-Strauss, c'est qu'elle fait agir les individus à leur escient à la manière dont les lois de la gravité font tomber les pierres sans qu'elles y pensent. Il y a là un point qui me semble très important pour une

réflexion sur le pouvoir. Si la causalité mentale est radicalement différente de la causalité naturelle, alors elle pourra être appropriée par un groupe de penseurs qui pourront ériger son ordre en norme, leur permettant d'édicter ce que doivent faire les individus (d'où la notion d'« ordre symbolique »). Si au contraire la causalité mentale est analogue à une causalité naturelle, et même ne fait que la prolonger dans l'ordre humain, alors elle résiste à toute appropriation (sinon par le sage qui coïncide avec l'ordre total des causalités, ce qui est un point limite, même chez Spinoza). (Je renvoie sur ce point à l'article de Jocelyn Benoist, « Structures, causes, raisons », dans *Archives de philosophies*, n°66, 2003, qui propose à la fois une réflexion sur le pouvoir causal de la structure et une critique de la causalité mentale érigée en norme). De ce fait, la connaissance de la causalité mentale ou symbolique pourra toujours être contestée à ceux qui prétendent en connaître le légitime usage : des groupes peuvent surgir qui disent « Vous prétendez nous dire comment marche le symbolique, mais nous allons vous montrer comment il fonctionne autrement, tout simplement en inventant des modes de fonctionnement symboliques nouveaux ! » Le symbolique n'est pas connu à la manière de la causalité d'une machine, par une sorte de grand ingénieur du symbolique, il se manifeste par le fait qu'on le fait fonctionner de manières différentes, à la façon d'un corps vivant. D'où la question que je pose à un niveau un peu abstrait, mais qui a des conséquences politiques : qu'est-ce que contester un ordre symbolique ? Comment fonctionne une causalité mentale qui nie la causalité mentale utilisée par les tenants de l'ordre symbolique ? Comment s'introduit la négativité dans le pouvoir causal de la structure ?